

**Sidney Warburg**

Les soutiens financiers  
**secrets**  
de  
**Hitler**

*Traduit par Martin Swan et Philippe de Lacvivier*

**Hades**  
ÉDITIONS

Sidney Warburg (James Paul Warburg) 1933- 1947 ©

Titre original :  
*De Geldbronnen van het nationaal-socialisme :  
drie gesprekken met Hitler*

Tous droits réservés pour tous pays ©

Éditions Hades ® 2017  
contact@hadeseditions.com  
www.hadeseditions.com

Couverture : Hades éditions

Traducteurs : Martin Swan et Philippe de Lacvivier  
www.ledrapeaublanc.com

ISBN : 979-10-92128-59-8

Dépôt légal : Mai 2017

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation au préalable, est illicite et constitue une contrefaçon (loi du 11 mars 1957 : article 40, alinéa 1). Toute contrefaçon est sanctionnée, et passible des peines prévues par les articles 425 et suivants du Code Pénal, ainsi que par les lois du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995. L'article 41 de la loi du 11 mars 1957, n'autorise strictement et uniquement, d'une part, que « *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » (alinéas 2) et d'autres part, que « *les analyses et courtes citations justifiées* » (alinéas 3) dans un but illustratif.

# TABLE

Note de l'édition de 1933.....	06
Des banquiers américains auraient financé Hitler, selon les allégations d'un ouvrage.....	07
Introduction de l'édition de 1933.....	11
- Qui est qui dans ce livre.....	15
- Documentation concernant le financement d'événements politiques, tirée des archives de la <i>Schweizerische Landesbibliothek</i> .....	16
- Sidney Warburg : les origines financières du national-socialisme...	18
1929.....	21
1931.....	45
Épilogue.....	99

## Note de l'édition de 1933

La coupure de journal que nous reproduisons *infra* est parue dans de nombreux journaux à travers les États-Unis, et toutes les grandes chaînes de télévision en ont pris connaissance. Pourtant, aucune de ces chaînes n'a fait une recension complète de cet événement.

Une dépêche *UPI*<sup>1</sup> affirme que l'œuvre devait être rééditée le 1<sup>er</sup> décembre 1982. Le 4 janvier 1983, nous avons appris que l'éditeur avait finalement « changé d'avis » et qu'il ne souhaitait plus réimprimer ce texte. Il n'a donné aucune raison pour justifier cette rebuffade. Ainsi, c'était la seconde fois au cours de ces cinquante dernières années que cet ouvrage était comme étouffé. Les influences qui ont agi dans ce sens demeurent inconnues, mais, si véritablement elles sont aussi puissantes qu'on peut le penser, nous avons de bonnes raisons de croire qu'elles se manifesteront un jour ou l'autre pour nous faire chanter.

Cette troisième publication du livre est en tout fidèle à l'original, toutes les fautes d'orthographe ou de frappe ayant été dûment corrigées. Dorénavant, c'est l'Histoire qui jugera l'authenticité de cette œuvre.

---

<sup>1</sup> Cette agence de presse nord-américaine est comparable à l'AFP française (note du traducteur).

## **Des banquiers américains auraient financé Hitler, selon les allégations d'un ouvrage**

*San Jose Mercury News*, samedi 25 septembre 1982

MUNICH, Allemagne de l'Ouest (*UPI*). — Vendredi, une maison d'édition a affirmé avoir mis la main sur un livre prétendant que des banquiers nord-américains auraient fourni à Adolf Hitler plusieurs millions de dollars pour l'aider à édifier la puissance du nazisme.

La maison d'édition *Droemer Knaur* dit avoir reçu un exemplaire de cet ouvrage de la part d'un médecin hollandais, et elle est convaincue de son authenticité.

Les éditeurs ont expliqué que l'œuvre, écrite par un banquier américain désormais disparu, Sidney Warburg, s'est évanouie pendant la guerre.

Warburg, copropriétaire de la banque new-yorkaise *Kuhn, Loeb & Cie*, retranscrit dans cet opuscule les trois conversations qu'il a eues avec Hitler à l'instigation de financiers américains, de la Banque d'Angleterre et de compagnies pétrolières afin de faciliter le transfert de fonds vers le parti national-socialiste allemand, toujours d'après l'éditeur.

## U.S. bankers aided Hitler, book claims

MUNICH, West Germany (UPI) - A publishing firm claimed Friday to have discovered a book that alleges American bankers supplied Adolf Hitler with millions of dollars to help build up his Nazi party.

Droemer Knauer publishers said they received a copy of the book from a Dutch doctor and were convinced that the book was authentic.

They said the book, written by the late U.S. banker Sidney Warburg, disappeared during the war.

Warburg, a joint owner of the New York bank Kuhn Loeb and Cie, described in the book three conversations he held with Hitler at the request of American financiers, the Bank of England and oil firms to facilitate payments to the Nazi party, the publishers said.

The book alleged that Hitler received \$10 million from Kuhn

Loeb and Cie during 1929, further payments of \$15 million in 1931, and \$7 million when Hitler took power in 1933, the publishers said.

They said Warburg described himself in the book as the "cowardly instrument" of his American banking colleagues for having arranged deals with Hitler.

The book originally was published in Holland in 1933, shortly before Warburg's death, but disappeared during the war after its translator and publisher were murdered, the publishers' spokesman said.

He said it was thought the Nazis carried out the murders and destroyed copies of the book to avoid being discredited.

The book will be republished Dec. 1 under the title "How Hitler Was Financed," he said.

Le livre soutient que Hitler aurait reçu 10 millions de dollars de la part de *Kuhn, Loeb & Cie* en 1929, puis un versement de 15 millions de dollars en 1931, et un autre de 7 millions de dollars lors de l'accession de Hitler au pouvoir en 1933.

Les éditeurs ont déclaré que Warburg se décrit lui-même dans cet *opus* comme n'ayant été qu'un « *vulgaire instrument* » pour ses collègues banquiers américains afin de conclure des accords avec Hitler.

L'ouvrage fut d'abord publié aux Pays-Bas en 1933, juste avant la mort de Warburg, mais il fut comme enterré pendant la Seconde Guerre mondiale, son traducteur et l'éditeur ayant été assassinés, selon les dires de l'attaché de presse des nouveaux éditeurs.

Ce dernier pense que les nazis ont diligenté ces meurtres et détruit de nombreux exemplaires du livre pour éviter le discrédit et l'opprobre.

Il a annoncé que le texte sera réédité le 1<sup>er</sup> décembre, sous le titre *How Hitler Was Financed* (Comment Hitler a été financé).



## Introduction de l'édition de 1933

L'ouvrage que vous vous apprêtez à découvrir constitue une des sources historiques les plus extraordinaires de tout le XX<sup>ème</sup> siècle.

Comment Hitler a-t-il obtenu les fonds et les soutiens qui lui ont permis de prendre en 1933 le pouvoir en Allemagne ? Ces financements provenaient-ils uniquement de grands industriels et de banquiers allemands, ou ces subsides venaient-ils aussi de financiers et de capitalistes nord-américains ?

Dans ses *Mémoires*, Franz von Papen, important dignitaire nazi, écrivait<sup>2</sup> : « [...] *le compte rendu le plus documenté de la soudaine acquisition de fonds par les nationaux-socialistes fut publié dans un livre paru aux Pays-Bas en 1933 sur les presses d'une maison d'édition d'Amsterdam ayant pignon sur rue, Van Holkema & Warendorf, dont le titre était De Geldbronnen van het Nationaal-Socialisme (Drie gesprekken met Hitler) et l'auteur "Sidney Warburg" ».*

L'ouvrage mentionné par Franz von Papen est précisément celui que vous avez entre vos mains. Il est effectivement sorti en Hollande en 1933, mais il n'est resté que quelques jours en librairie : il a été étouffé. Tous ses exemplaires – hormis trois qui ont accidentellement réussi à

---

2 Franz von Papen, *Memoirs*, New York, E. P. Dutton & Co., Inc., 1953, p. 229 de l'édition en langue anglaise.

survivre – furent saisis en rayon. Ce livre et ses révélations ont été réduits au silence – enfin, presque...

L'un des trois exemplaires miraculeusement rescapés se fraya un chemin jusqu'en Angleterre, où il fut traduit en anglais et déposé au *British Museum*. Ce volume et sa traduction ont été retranchés de toute consultation, et ils sont actuellement « indisponibles » pour les chercheurs. Le deuxième livre en néerlandais ayant survécu fut acheté par le chancelier autrichien von Schuschnigg. Nous ne savons pas où il se trouve aujourd'hui. Le troisième et dernier rescapé hollandais est arrivé en Suisse et fut traduit en allemand dès 1947. Cette version allemande nous est parvenue il y a quelques années grâce à la bibliothèque des Archives sociales suisses de Zurich, avec une déclaration écrite sous serment par les trois traducteurs du livre (du néerlandais vers l'allemand) ainsi qu'un avis critique. Nous avons aussitôt fait des copies du texte allemand puis avons commandé une traduction en anglais. C'est la traduction que vous allez bientôt parcourir. Malgré une double traduction, du néerlandais vers l'allemand, puis de l'allemand vers l'anglais, le style très vivant de la première écriture a été en grande partie conservé. Ainsi, sa lecture est tout sauf ennuyeuse.

On a accusé l'œuvre originale, *Financial Origins of National Socialism* (Les Origines financières du national-socialisme), d'être un faux. Toutefois, depuis 1933, de nombreux dossiers émanant du gouvernement allemand d'avant la Seconde Guerre mondiale sont désormais à la disposition des chercheurs, y compris les archives du ministère allemand des Affaires étrangères et les pièces des procès de Nuremberg. Toutes ces sources ne font que confirmer les principaux éléments du présent ouvrage.

Par exemple, dans son livre, Sidney Warburg affirme avoir rencontré von Heydt, un obscur banquier, en 1933. Aujourd'hui, en 1982, nous savons grâce aux archives allemandes disponibles

qu'en 1933 la banque hollandaise *voor Handel en Scheepvaart N.V.* fut une source de financements pour les nazis. Le premier nom de cette banque avait été « banque von Heydt ». Simple coïncidence ? Comment Sidney Warburg aurait-il pu le savoir dès 1933 ?

Il y a bien d'autres recoupements. Nous savons désormais que l'organisation allemande *IG Farben* comptait parmi les mécènes de Hitler, et que Paul Warburg était un administrateur de la filiale américaine d'*IG Farben*. En outre, Max Warburg était l'un des dirigeants d'*IG Farben* en Allemagne... Max Warburg paraphra également un document qui désignait Hjalmar Schacht à la tête de la *Reichsbank*, et la signature de Hitler y apparaissait à côté de celle de Max Warburg...

Pourtant, la famille Warburg continue de nier toute relation avec Hitler. Les Warburg ont prétendu que cet ouvrage était un faux et menacé les éditeurs de poursuites judiciaires s'ils ne le retiraient pas de la vente. En tout cas, nous n'accusons les Warburg de rien qui ne soit direct. « Sidney Warburg » ne fit office que d'intermédiaire. En réalité, les banquiers nommés dans le texte sont des « chrétiens », et non des juifs.

En 1949, James P. Warburg fit une déclaration écrite sous serment qui prolongeait le mystère. Warburg niait avoir jamais vu le livre de « Sidney Warburg », tout en l'accusant d'être un faux ! De plus, une lecture attentive du texte de James Warburg révèle que sa dénégation renvoie à un autre ouvrage, commis par l'un des traducteurs, Rene Sonderegger, et non à l'œuvre de « Sidney Warburg ». Et le mystère se fait plus profond encore : cette réaction de Warburg avait été publiée dans les *Mémoires* de Fritz von Papen, c'est-à-dire de l'individu qui avait précisément indiqué que Sidney Warburg était une source excellemment documentée au sujet des financements de Hitler (et Papen a eu été, bien entendu, un éminent national-socialiste) !

*ENCORE AUJOURD'HUI, PLUSIEURS ÉNIGMES ENTOURENT CE DOCUMENT. NOUS AVONS UNE PISTE POUR EXPLIQUER SA PREMIÈRE PARUTION (EN 1933) : UN MEMBRE ANONYME DE LA FAMILLE WARBURG AURAIT PU VOULOIR PRÉVENIR LA GUERRE EUROPÉENNE À VENIR.*

**Qui est qui dans ce livre**

« Rockefeller » : John D. Rockefeller II

« Carter » : John Ridgely Carter, époux d'Alice Morgan  
(liée aux intérêts Morgan à Paris)

« Deterding » : Henri Deterding, dirigeant de *Royal Dutch Shell* et soutien indéfectible de Hitler

**Documentation concernant  
le financement d'événements politiques, tirée des  
archives de la *Schweizerische Landesbibliothek*  
(bibliothèque nationale suisse)**

11 février 1947

**Éclaircissements**

Les trois témoins soussignés attestent de ce que le document joint n'est rien d'autre que la traduction littérale certifiée conforme, du néerlandais vers l'allemand, du livre de Sidney Warburg, dont un exemplaire a été en permanence laissé à leur disposition tout au long de la traduction. Ils témoignent avoir tenu entre leurs mains cet original et l'avoir, du mieux qu'ils ont pu, lu phrase après phrase afin de le traduire en allemand, comparant alors chacune de leurs versions avec le texte original, consciencieusement, jusqu'à ce qu'ils tombent d'accord entre eux. Le livre d'origine s'intitulait : *De Geldbronnen van het Nationaal-Socialisme, Drie Gesprekken met Hitler, Door Sidney Warburg, vertaald door I.G. Shoup [sic]*. Il porte la mention de la maison d'édition « *Vol Hardt En Waeckt* » et fut publié en 1933 à Amsterdam sous la forme d'une brochure grosse de quatre-vingt-dix-neuf pages de texte, avec *Van Holkema & Warendorf's Uitg.-Mij. N.V.* pour distributeur.

À Zurich, Suisse, le 11 février 1947

Docteur Walter Nelz, né le 4 mars 1909, habitant de Zurich

Wilhelm Peter, né le 28 juillet 1906, habitant de Göttingen

Rene Sonderegger, né le 16 janvier 1899, habitant de Heiden

Fait en trois exemplaires par les personnes susmentionnées, avec deux copies supplémentaires qui seront respectivement remises aux Archives sociales suisses à Zurich et à la *Schweizerische Landesbibliothek* à Berne.

## **Sidney Warburg : les origines financières du national-socialisme**

Trois conversations avec Hitler  
Traduction de J. G. Schoup,

Amsterdam, van Holkema & Warendorf (éditeurs), 1933, 99 p.

### **Comment les choses sont arrivées...**

Tant que nos hôtes étaient présents, Sidney Warburg ne dit pas grand-chose. Dorénavant, il était seul avec moi et commença à évoquer le scandale Sinclair.

*« Il y a des jours où j'aimerais pouvoir fuir de ce monde plein de complots, de mensonges, d'escroqueries et de spéculations boursières... Je parle souvent de cela avec mon père, et avec d'autres banquiers et courtiers. Savez-vous ce que je n'arriverai jamais à comprendre ? C'est comment il est possible que des individus d'esprit bon et honnête (j'ai en tout cas de bonnes raisons de le croire) participent à des intrigues et à des délits d'initiés tout en sachant que de tels procédés font du mal à des milliers de gens. Les transactions Sinclair ont rapporté des millions de dollars à Wall Street, mais elles ont ruiné des milliers d'épargnants. Si l'on s'interroge sur le motif de ces pratiques malhonnêtes et moralement indéfendables des grands financiers, il est impossible de trouver une réponse satisfaisante. Tandis que leur vie privée est droite et en ordre, il ne se peut pas qu'ils jettent aux orties leur véritable caractère dès qu'ils pénètrent dans le monde de l'argent, en préférant Mammon à*

*tous leurs principes de moralité et d'honnêteté, quand bien même il s'agirait de millions de dollars ».*

Le cas de conscience perceptible dans ces confessions de Sidney Warburg, fils de l'un des plus grands banquiers d'Amérique et membre de la firme financière *Kuhn, Loeb & Co.* à New York, fut la tragédie de son existence. Il ne réussit jamais à se libérer de ses liens avec ce petit monde, dont il ne put saisir tout à fait les motivations profondes.

Ces mots, prononcés en 1928, expliquent peut-être ce que je me suis moi-même demandé en 1933 : pourquoi a-t-il en fin de compte décidé de dire au monde comment le national-socialisme avait été financé ? En agissant de la sorte, animé par sa conscience, il n'a pas rejeté son propre rôle à l'arrière-plan, mais il a avoué, de façon honnête, sa responsabilité personnelle.

Lorsque j'ai reçu de sa part son manuscrit, avec sa demande de le traduire, j'ai senti que la vie de son auteur avait atteint un tel point de tragique qu'il était nécessaire pour lui de faire, en toute transparence, une confession. C'est ce que vous trouverez dans les pages qui suivent. C'est un premier pas vers la liberté d'esprit, que je lui souhaite de tout cœur de retrouver, étant donné qu'il a eu le courage d'avouer devant tout le monde : *« Ils ont rendu possible tout cela, mais j'ai été très lâche en jouant aux intermédiaires ! ».*

Si notre « pauvre monde » et notre « pauvre humanité » (termes par lesquels l'auteur conclut son œuvre) ne comprennent pas cet appel, ils doivent au moins reconnaître que cet aveu est un acte des plus courageux, cette dernière vertu étant nécessaire pour faire une telle révélation. Avoir du courage signifie ici rompre avec son milieu et exposer au grand jour d'anciens amis,

des individus dénués de tout scrupule, tout en confessant sa propre responsabilité, libre et entière, dans de sales manigances.

Octobre 1933

## 1929

L'argent, c'est le pouvoir. Le banquier sait comment le rassembler et le gérer. Le banquier international le fait fructifier dans le contexte global du monde politique. Il est poussé à agir ainsi par le gouvernement central de l'État où il s'est établi, dans la mesure où le gouvernement influence les émissions de monnaie. Dans certains pays, on parle de « banque nationale ». Quiconque est au courant de ce qui se cache derrière l'adjectif « national » depuis quelques années, et de ce qui s'y cache toujours, sait par là même pourquoi le banquier international n'a pas le droit de se tenir à l'écart de la géopolitique.

L'univers de la finance américaine s'était développé à un rythme soutenu des mois durant. Nous étions pris dans une bulle, et nous en avions conscience. Les pessimistes prévoaient un effondrement brutal, mais nous avons chaque jour passé des ordres plus importants, Wall Street se moquant des prophètes de malheur. Wall Street prêtait de l'argent à tout le monde, y compris dans les très lointains Balkans. Ces petits États dont nous avons appris les noms à l'école pour les oublier tout de suite après reçurent tous des prêts : leurs obligations furent vendues, les spéculateurs s'intéressèrent à eux et leur taux de change remonta. Aujourd'hui, en 1933, les économistes et les commentateurs politiques ne sont pas encore d'accord quand il s'agit de savoir en quoi les pessimistes avaient eu raison au sujet de la crise de 1929, qui n'avait laissé de répit à personne. 1929 fut le début d'une époque lamentable pour Wall Street, et cette parenthèse n'est toujours pas refermée.

Les taux de change ne diminuèrent pas, selon l'expression généralement employée au sujet d'une baisse, mais ils tombèrent à zéro, tout simplement, et l'engouement de New York pour le crédit fut entièrement oublié en l'espace de quelques semaines. Les émissaires dépêchés par des États européens à la recherche de financements durent rentrer au bercail les mains vides. L'Amérique semblait ne plus avoir d'argent. Dans les temps difficiles, la tradition locale veut que les hommes de pouvoir ne dissimulent pas leurs opinions. Les grands journaux publièrent des entretiens avec Hoover, McCormick, McKenna, Dawes, Young et beaucoup d'autres, mais cela ne nous a pas aidés, nous autres de Wall Street... Nous avons vécu un véritable enfer.

Chaque fois qu'un actionnaire répondait au téléphone, selon son secteur de prédilection, les prix de l'acier, les titres d'*Anaconda*, de *Bethlehem* et des plus grandes compagnies pétrolières tombaient de dix ou vingt points. La chute du cours des actions intéressait tout un chacun, consciemment ou inconsciemment, et je sais que nombre de banquiers d'excellente réputation, sérieux et importants, considérant pourtant la spéculation sur les taux de change comme étant un délit, se mirent en branle pour participer eux aussi à ce ballet infernal... Pour cela, il leur fallait agir directement, sans rien demander à leurs courtiers afin de camoufler leurs ordres ou de les garder secrets vis-à-vis du marché.

J'ai déjà précisé que nous avons vécu un véritable enfer. Maintenant, en 1933, nous nous souvenons encore de ces événements, mais personne ne pourrait revivre, même en pensée, les désastres d'alors sans les avoir soi-même traversés. Nous ne saurions oublier que le monde tout entier regardait en direction de Wall Street, et que Londres, Paris, Amsterdam et Berlin étaient suspendus au sort de New York. En effet, le krach de Wall Street eut une répercussion planétaire.

Je laisse à d'autres le soin de découvrir les causes profondes de cet accident si soudain. Quant à moi, je ne souhaite que décrire succinctement l'état de la finance américaine en 1929. Si je ne m'attardais pas sur ce sujet, le reste de mon ouvrage serait en grande partie incompréhensible pour la plupart de mes lecteurs.

La Réserve fédérale avait fait des investissements énormes en Allemagne. Les crédits avaient été gelés en Allemagne après la dissolution de la *Darmstädter und Nationalbank*, la faillite de l'entreprise textile *Nordwolle*, la réorganisation des grandes banques allemandes (respectivement banques de Darmstadt, d'Allemagne, de Dresde et de Düsseldorf), l'émission de nouvelles obligations et la fondation d'une banque pour les règlements internationaux. La situation était identique en Autriche après la crise du *Kredit Anstalt*. Les dettes de guerre de la France, de la Belgique, de la Roumanie et de l'Italie devaient toujours être remboursées, mais divers États débiteurs se mirent à demander des différés de paiement et des modifications des taux d'intérêt à la moindre occasion. Il y a quelques années, la dette de guerre française fut renégociée sur des lignes qui se sont avérées beaucoup trop avantageuses pour la France. Pour résumer, en 1929, les États-Unis étaient en droit d'attendre de la part de gouvernements et de personnes privées à l'étranger une somme proche de 85 000 000 milliards de dollars ! Nous étions au mois d'avril. Le monde bancaire américain n'avait jamais été dupe au sujet de Wilson. Banquiers et financiers considéraient ses théories comme étant relativement pertinentes dans les débats intellectuels, mais inaptes à toute pratique au sein des affaires à l'international. C'est pour cela que Wall Street n'avait jamais été enthousiaste à propos du traité de Versailles, rédigé selon les principaux vœux de Wilson. Cet accord était vilipendé parce que la France y était favorisée sans raison valable. C'était déjà le sentiment le plus partagé en 1920. En 1929, il n'avait fait que croître, pour devenir de l'hostilité pure et dure. Bien que les

---

clauses d'origine aient été entre-temps pour beaucoup modifiées, de plusieurs façons (plans Dawes, Young, etc.), il restait vrai que la France, d'après la grande finance américaine, détenait la clef de la reprise économique allemande en raison des nombreuses réparations de guerre qu'elle devait recevoir, et de son désir de les percevoir en or plutôt qu'en marchandises. En se rendant compte que la prospérité de l'Amérique, mais aussi, en réalité, du Royaume-Uni et du monde tout entier, dépend de cette reprise économique, il n'est plus surprenant que les Américains aient essayé d'encourager la reconstruction économique de l'Allemagne et de l'Europe centrale par l'apport de capitaux. Mais la France y mit son grain de sel, car l'argent avancé par les États-Unis aux Allemands, que ce soit directement ou en passant par Londres, et celui que la Grande-Bretagne donnait directement, passait tôt ou tard aux Français sous la forme de réparations de guerre, lesquelles étaient très élevées. L'Allemagne ne pouvait exporter suffisamment pour atteindre un excédent commercial qui lui aurait permis de couvrir toutes les indemnités qu'elle devait à la France. Elle devait donc s'acquitter de ses dettes en rognant sur son capital, mais ce capital avait été précisément avancé par l'Amérique du Nord et l'Angleterre, sous forme de prêts colossaux. La situation devint intolérable : l'Allemagne ne pouvait plus continuer à accepter sans limites des devises étrangères, tandis que les États-Unis et le Royaume-Uni étaient incapables de prêter des sommes illimitées.

La majeure partie des créances étrangères de l'Amérique se trouvait donc, pour toutes ces raisons, immobilisée en Allemagne, en Autriche et en Europe centrale. Ce n'est pas une bagatelle que 85 000 000 milliards de dollars [*sic*], même pour un pays aussi riche que les États-Unis ! D'après les estimations les plus fiables, 50 à 55 milliards de dollars étaient gelés, tandis que tout le reste n'était en rien *sécurisé* : on avait des raisons de douter de la volonté de certains alliés (hormis l'Angleterre) de rembourser leurs dettes vis-à-vis de l'Amérique du Nord.

Nous devons remonter le temps, pour en revenir à l'immédiate après-guerre. Dès les premiers jours qui ont suivi la signature du traité de Versailles, la France a considéré les clauses de ce dernier comme étant définitives et sacrées, non pour des sentiments de justice, mais en raison d'un intérêt matériel plus que manifeste. Au fil des ans, il fut difficile de convaincre les gouvernements et experts financiers français, y compris de vive voix, que les exigences de ce traité étaient supérieures à ce que l'Allemagne pouvait payer. Les noyaux dirigeants parisiens n'ont jamais pu admettre cette évidence. Tant que les Français ne seront pas acquis à cette vérité, toute coopération internationale demeurera vaine. Une conférence économique mondiale doit se tenir cette année à Londres. Je ne miserai jamais le moindre centime sur une issue favorable, sauf si l'État français adoptait une attitude radicalement différente. Lors de toutes les négociations qui ont eu lieu depuis 1920 afin de réviser le traité de Versailles, la France s'est constamment montrée hostile à une réduction des indemnités qui lui étaient destinées. Plusieurs diminutions furent convenues malgré tout, mais la France n'a jamais demandé à recevoir moins que ce qu'elle voulait obtenir, et elle a même su se prendre d'autres avantages pour compenser ces dégrèvements. Dès lors, la France a reçu, conformément – également – au plan Young, la plus grosse part des annuités dues aux Alliés, sans autre contrepartie, et elle a réussi à continuer d'imposer sa supériorité et sa domination à l'Allemagne. Je ne cherche pas à juger le comportement des Français. Les hommes politiques et les financiers français croyaient fermement qu'une nouvelle guerre mondiale restait toujours possible et qu'ils devaient tout faire pour l'anticiper : d'après eux, une Allemagne prospère aurait augmenté la probabilité d'un nouveau conflit sanguinaire – les Allemands restaient aux yeux de l'Europe les hordes barbares et pillardes du Moyen Âge, et ils le resteront toujours. L'Allemagne, selon les souhaits des Français, devait demeurer économiquement affaiblie. Mais le reste du monde a besoin

---

d'une Allemagne prospère, et l'Amérique plus que tout autre continent. Pourquoi ? Essayer d'en trouver une explication dans des ouvrages d'économie politique, dans des exemples de politiques appliquées, dans de gros pavés abordant ce sujet non sans déblatérer une infinité d'inepties, serait voué à l'échec : derrière toutes ces œuvres transparaît un véritable aveuglement concernant la réalité des faits. Tout d'abord, les économistes sont pour la plupart des universitaires. Ils connaissent les banques, les usines, les centres d'affaires, les marchés, mais uniquement de l'extérieur. N'oubliez pas que Wilson, quand il était encore professeur à Princeton, était réputé être le meilleur économiste des États-Unis !

Mais je me suis un peu éparpillé. Nous devons bien nous rappeler que la France désirait avant tout que l'Allemagne ne soit pas prospère, et ce pour assurer sa propre sécurité. En revanche, les États-Unis et l'Angleterre avaient besoin d'une Allemagne en bonne santé économique pour être elle-mêmes florissantes. Pour rabaisser l'Allemagne en matière économique, la France exhumait sans cesse ses exigences d'indemnités, lesquelles se montaient à des sommes déraisonnables, à cause du manque de bon sens de Wilson et des vives émotions consécutives à la victoire, dans les années 1918-1920, au point de devenir pour les Allemands un fardeau impossible à assumer. Ainsi, tous les gouvernements allemands se retrouvaient entre les tenailles des exigences provenant de pays étrangers (la France en particulier) d'un côté, et de la colère de leurs concitoyens de l'autre. S'ils se soumettaient aux diktats de l'étranger, le peuple allemand aurait crié à la trahison (les reproches et les menaces populaires peuvent toujours prendre des proportions gigantesques) ; s'ils y résistaient, ils encouraient une occupation militaire française. Les mésaventures de la Ruhr ne sont pas arrivées d'une autre façon. Elles furent infructueuses pour la France qui renonça à d'autres occasions et préféra trouver de nouveaux moyens de profiter de ses prétentions liées au traité de Versailles. Il m'est impossible

de détailler la stratégie géopolitique française tout entière dans ce court exposé. Il suffit de préciser que la France savait se battre avec obstination contre toute réduction des indemnités de guerre, et accepter d'éventuels dégrèvements à condition qu'ils soient contrebalancés par des avantages d'un autre genre. La reconstruction économique de l'Allemagne se briserait contre l'écueil des exigences de la paix de 1918 tant que la France n'accepterait pas de réviser ses prétentions d'origine et tant que les prêts américains et anglais ne pourraient être intégralement employés en Allemagne.

Personne ne sera étonné d'apprendre que la finance américaine chercha des moyens de ramener la France à la raison sur cette question. Si la carte des réparations de guerre pouvait lui être ôtée, l'Allemagne pourrait remettre son économie sur une assise financière solide grâce à l'Amérique et au Royaume-Uni, et ces deux derniers États – ainsi que le monde entier – connaître une plus grande prospérité. En juin 1929, une rencontre fut organisée entre la Réserve fédérale et les banquiers indépendants américains les plus importants. Je n'ai découvert que sur le tard les conclusions auxquelles sont parvenus ces échanges.

Mais je dois d'abord vous parler du pétrole à l'international. Il y a un cartel international du pétrole, comme il y a une finance internationale. Il faut le savoir. Vous êtes sans doute déjà au courant...

Les magnats du pétrole sont des individus particulièrement avides. La *Standard Oil* et la *Royal Dutch* s'entendent plutôt bien. Ces deux compagnies ont divisé la planète en districts, et chacune a réservé ses zones de chasse gardée. Chacune de ces deux entreprises est maîtresse absolue des territoires qui lui sont dévolus. Ces gens ont, de cette manière, amassé d'incommensurables bénéfices au fil des années. Mais la Russie soviétique s'est invitée dans cet accord à l'amiable pour y introduire une forte concurrence entre *Standard Oil* et *Royal Dutch*. Depuis lors, ces

compagnies ne font plus que de 6 à 7 % de profits sur leur capital, ce qui est insuffisant pour satisfaire le grand appétit matérialiste de leurs administrateurs. L'intervention russe a été particulièrement importante en Allemagne, étant donné que les différents gouvernements de ce pays en reconstruction ont fait plusieurs ouvertures en direction des nouveaux dirigeants de la Russie, en essayant – à travers des crédits et autres – de permettre au géant de l'Est d'avoir plus facilement accès au marché allemand que tout autre État. Soyez patient quelques secondes encore, et vous comprendrez pourquoi les représentants de la *Standard Oil* et de la *Royal Dutch* ont assisté aux conciliabules organisés en 1929 par la Réserve fédérale et les banquiers d'Amérique du Nord. Je ne parlerai pas plus longuement des affaires financières internationales, mais je vais simplement vous raconter le rôle que j'ai tenu lors de la réunion de 1929 évoquée ci-dessus, la mission qui m'y a été assignée, et la manière dont je m'en suis acquitté. Les adeptes de contes de fées trouveront ces aveux secs et froids, et seront tentés de les mettre au rebut. Mon récit plaira encore moins à tous ceux qui savent que la vraie vie est infiniment plus palpitante et surprenante que les ouvrages de fiction peuplés par ce que leur auteur croit être absolument fou : assassinats, homicides involontaires, vols, chantages, menaces, divorces et scènes de sexe... Mon livre est une description fidèle de quatre conversations que j'ai eues avec une « étoile montante » en Europe, Adolf Hitler. Je n'ai pas l'intention de publier un chef-d'œuvre de littérature. Je ne vais raconter que ma propre expérience, avec tout ce que j'ai appris et entendu, et je vais çà et là insérer quelques commentaires pour que mes lecteurs puissent mieux s'y retrouver. En publiant ces faits personnellement vécus, je ne souhaite pas éveiller – ou réveiller – de la haine envers quiconque ; je veux seulement mettre en évidence les méfaits d'un cénacle qui contrôle la planète et qui peut permettre l'avènement au pouvoir – j'y ai moi-même collaboré – d'un parti donné. « Peut permettre l'avènement » n'est pas l'expression la

plus adaptée... Il faudrait plutôt dire : *qui a fait arriver au pouvoir.*

En juillet 1929, je fus convié à me rendre dans les bureaux du *Guaranty Trust* à New York pour discuter avec Carter, PDG de cette même banque. Carter était seul avec moi. Il n'y est pas allé par quatre chemins. Une réunion des administrateurs du *Guaranty Trust* devait avoir lieu le lendemain, et les PDG des différentes banques de la Réserve fédérale, cinq banquiers indépendants, le jeune Rockefeller et Glean, de la *Royal Dutch*, y prirent part. Carter leur avait déjà parlé de moi lors d'une précédente réunion qui avait eu lieu au mois de juin, ce que je savais, et ils avaient tous convenu de ce que j'étais l'individu dont ils avaient besoin.

Je parle parfaitement l'allemand et j'ai passé quatre ans à Hambourg pour travailler dans une entreprise de services bancaires dirigée par des amis. Carter m'a présenté la situation. J'étais incollable sur les problèmes financiers internationaux, et il n'eut rien à dire sur ce sujet. Je savais également que le monde bancaire new-yorkais était à la recherche de moyens de mettre fin au mauvais usage par la France de ses prétentions engendrées par le traité de Versailles. Je fus gratifié d'un court résumé de ce que la France avait fait dans le domaine de la finance et de la politique internationales. Carter était de plus conscient de ce que Londres partageait les opinions de New York. Je voulus alors être informé du sujet des échanges du lendemain, mais il pouvait dans tous les cas compter sur moi.

Bien évidemment, le lendemain, je répondis présent. Carter et Rockefeller dominèrent les débats. Les autres se contentaient d'écouter et de hocher la tête. Le cœur des préoccupations était – pour reprendre les mots de Carter – très simple. Pour chacun d'entre nous, il était évident qu'il n'y avait qu'une seule solution pour libérer l'Allemagne de la tutelle financière française : la Révolution.

La Révolution pouvait être le fruit de deux groupes politiques antagonistes. Les communistes allemands furent mis en premier sur le tapis. Cependant, si une révolution communiste prenait le pouvoir en Allemagne, la puissance de la Russie soviétique d'autant serait renforcée et le danger bolchevique accru dans le monde entier. Il restait la possibilité d'une révolution menée par des groupes nationalistes allemands. Il y avait, de fait, plusieurs groupuscules dans cette mouvance, mais aucun mouvement politique ne semblait être assez résolu pour mener à bien un coup d'État en Allemagne, pour lequel la force était plus que nécessaire. Carter avait entendu un directeur de banque à Berlin parler d'un certain Hitler. Rockefeller avait quant à lui lu un bref article dans une brochure germano-américaine au sujet du courant nationaliste chapeauté par cet énergumène, Hitler (il disait : « *Heitler* »). Il avait été décidé, lors de la rencontre précédente, de prendre contact avec « cet homme, Hitler », et d'essayer de savoir s'il était prêt à recevoir un soutien financier depuis l'Amérique. L'affaire me fut ouvertement confiée : on voulait savoir si j'étais enclin à me rendre en Allemagne, à entrer en contact avec lui et à prendre les mesures nécessaires à la mise en place d'une telle aide financière. Celle-ci devait être rapidement assumée, car plus tôt ce groupe nationaliste allemand pourrait monter en puissance, mieux ce serait. Il convient de souligner que, dans mes négociations avec Hitler, nous attendions de lui une politique étrangère agressive : il devait soutenir l'idée d'une revanche contre la France. Le but était de faire peur aux Français, pour pousser ces derniers à demander plus volontiers un conseil américain ou britannique dans les questions diplomatiques impliquant, éventuellement, une réaction armée allemande. Naturellement, Hitler ne devait jamais connaître le contenu de ce « conseil ». Il devait être abandonné à ses propres forces et redoubler d'ingéniosité pour savoir ce qu'il en serait. Un autre sujet de la conversation devait être le chiffrage des sommes

nécessaires pour Hitler afin de révolutionner l'État allemand. Dès que je le saurais, je devais signaler à Carter, selon l'alphabet codé utilisé par le *Guaranty Trust*, quel montant une banque européenne devait donner, en mon nom, pour que je le confie ensuite à Hitler. J'ai accepté cette mission. Pourquoi ? En me posant la première fois cette question, je n'ai pas su y répondre. En 1929, je vous aurais probablement dit que je pensais exactement comme Carter. Mais un être humain peut-il vraiment savoir s'il fait le bien ou le mal ? En fait, cette considération est un peu hors sujet. Je ne fais que raconter la part que j'ai jouée dans ces événements.

Trois jours plus tard, je me suis trouvé à bord de l'*Isle-de-France*, à destination de Cherbourg. Douze jours après, j'étais à Munich. Je voyageais avec un passeport diplomatique ainsi qu'avec des lettres de recommandation de Carter, Tommy Walker (qui n'était sous le coup d'aucune accusation à cette époque), Rockefeller, Glean et Hoover. Le monde diplomatique s'ouvrait devant moi aussi facilement que le reste de la société, qu'il s'agisse du monde financier ou encore des milieux politiques.

Il ne m'a pas été facile d'atteindre Hitler. Il devait soit être un peu poltron, soit penser que cette attitude le rendrait plus estimable. Le consul des États-Unis à Munich n'a pas réussi à me mettre en rapport avec le groupe nationaliste de Hitler. J'ai perdu huit jours de cette façon ! J'ai décidé de prendre le taureau par les cornes et je me suis rendu chez Deutzberg, le maire de Munich, avec une recommandation du consul des États-Unis. Le maire m'affirma que l'on me dirait dès le lendemain quand Hitler pourrait me recevoir, mais je n'y croyais pas vraiment. Ce n'était pas véritablement une promesse, mais un mot amical de Deutzberg me trouva, le lendemain dans la matinée, à mon hôtel, me donnant le jour et l'heure où Hitler me retrouverait dans une cave à bière. Je devais simplement donner mon nom au serveur de tel café, et l'on me mènerait jusqu'à Hitler. Ce manège me fit

penser aux méthodes de secret employées par la mafia. Derrière la grande salle de cette cave à bière, il y avait une pièce aux murs rouges, d'un style tout à fait démodé, dans laquelle Hitler était assis entre deux hommes, devant une grande table. J'avais vu plusieurs photographies de lui, mais même sans cela, j'aurais tout de suite su, instinctivement, que Hitler était l'homme du milieu. Quoi qu'il en soit, les trois individus se levèrent et se présentèrent l'un après l'autre. Le serveur m'apporta une généreuse chope de bière. Je pouvais donc commencer mon discours... Bien entendu, je ne voulais pas que ce que j'avais à dire soit entendu des deux acolytes de Hitler : je désirais avoir une discussion confidentielle avec ce dernier. Hitler parla à voix basse avec ses deux compagnons, puis il me répondit, sur un ton sévère : « *Cela ne serait pas dans mes habitudes. Cependant, si vous me montrez que vous avez des "références", j'y réfléchirai à deux fois* ». Je lui donnai alors quelques lettres de recommandation. Sa réaction ne se fit point attendre : un seul regard en direction de ses deux amis suffit à les faire disparaître.

J'ai alors déposé toutes mes lettres de recommandation sur la table, puis j'ai demandé à Hitler de bien les prendre en considération. Après les avoir lues, il m'a demandé si je comptais rendre compte de ma discussion avec lui dans un journal américain. Je lui ai répondu par la négative. Manifestement, ma réaction l'a satisfait. « *Je ne pense pas beaucoup de bien des journalistes* », expliqua aussitôt Hitler, « *et spécialement des journalistes américains* ». Je n'ai pas essayé de savoir pourquoi. La chose ne m'intéressait guère. J'ai, avec prudence, hasardé quelques questions : chacune d'entre elles n'a rencontré qu'une réponse évasive, et jamais un *oui* ou un *non* clair et sans appel. Pendant ce temps, Hitler avait terminé sa belle pinte de bière et sonna le garçon qui m'avait introduit. Celui-ci accourut immédiatement pour prendre la nouvelle commande de Hitler. Son second verre a dû lui libérer la langue, car il osait désormais se confier.

---

« Je trouve que, de tous les étrangers, les Américains sont les plus sympathiques. Ils ont été les premiers à nous avoir aidés après la guerre. L'Allemagne n'est pas près de l'oublier. Je suis bien entendu en train de vous parler de la nouvelle Allemagne... Que pensez-vous, de l'autre côté de l'Atlantique, de notre mouvement... ? Le programme de notre mouvement a été traduit en anglais, pour y être diffusé ! Il sera bientôt temps de leur dire quelles sont nos volontés. Les Allemands ont souffert comme des esclaves à causes des réparations exigées par le traité de Versailles. La liberté n'a plus cours pour eux, que ce soit sur leur territoire ou à l'étranger. Depuis 1918, nos gouvernements ont tous été corrompus, n'étant composés que de lâches et de traîtres. Les gens appellent de leurs vœux un État d'un autre genre. Les juifs et les marxistes sont les maîtres de ce pays, où tout tourne autour de l'argent. La discipline et l'ordre ne sont plus que de vains mots. Les fonctionnaires allemands ne sont plus dignes de confiance. C'est une tragédie pour cette nation... Personne ne peut s'épanouir dans une telle chienlit. On n'a plus rien à espérer du Reichstag [chambre des députés] ou des Landtage [parlements régionaux]. Les grands partis politiques sont tous embarqués dans des transactions douteuses et dans des histoires troubles. Le gouvernement laisse les États étrangers lui dicter leurs lois, au lieu de montrer les dents en prenant conscience que le peuple allemand est encore capable de résister ! Les gens du commun sont de loin supérieurs aux gouvernements... Comment changer cet état de fait ? Nous menons une campagne intensive de propagande contre toutes les formes de trahison et de chantage. Nous disposons de deux journaux quotidiens, et nos relais locaux ne cessent de se multiplier. Les ministres pensent mettre un frein à notre élan en interdisant les uniformes : c'est une illusion. Un uniforme ne serait rien sans l'esprit qu'il symbolise. Nous allons continuer à influencer les mentalités populaires : le mécontentement doit gronder et l'augmentation du chômage doit "choquer". C'est

---

*alors que nous serons à même de réaliser de grands progrès. Le gouvernement est paniqué, car nous avons montré que nous savions être au diapason avec les préoccupations du petit peuple. Nous promettons du travail et du pain. Et nous pourrions en procurer, car un peuple éclairé ne peut que se rendre compte qu'il a le droit d'exister et de reprendre la place qui lui revient parmi les grandes puissances. La Reichswehr (garde nationale allemande), grâce à nos efforts et à nos nombreux soutiens, s'est développée un peu partout, suivant une discipline stricte. Nous ne nous réclamons pas d'une utopie digne de ces chiens de juifs ou de marxistes ! Notre programme est allemand, et pas un iota ne lui sera soustrait ! »*

Hitler m'a fait une impression des plus singulières. Ses raisonnements courts et véhéments, son élocution et ses divagations confuses sans fondement tangible m'ont fait penser que cet homoncule était vide en lui-même, mais qu'il pouvait enflammer les foules avec ses discours violents et démagogiques. J'ai alors fait basculer la conversation sur l'organisation de son mouvement.

*« Un puissant esprit de solidarité est à l'œuvre dans notre mouvement. De nombreux chômeurs des grandes villes l'ont rejoint, ainsi que nombre de petits propriétaires appartenant aux classes moyennes, et bien des paysans peu aisés. Nos militants font tout ce qui est en leur pouvoir pour faire avancer notre cause. Il ne saurait advenir la moindre trahison ou acte déloyal, car je garde le contrôle de tout. L'action exemplaire de tous nos fidèles se tourne comme automatiquement vers un point central qui se situe ici, à Munich, et je suis ce point central... »*

*« La force ? Elle est toujours d'une aide plus que précieuse. Dans les faits, une vaste mouvance ne saurait se développer sans un peu de poigne. Les verbiages imbéciles des pacifistes sont tout bonnement ridicules. Ces gens-là ne connaissent rien à la vie. La vie est volonté de puissance. La vie est force et énergie...*

*Regardez la nature, regardez le règne animal : on n'y trouve pour toute loi que celle du plus fort... Vis-à-vis des puissances étrangères ? Rien d'autre ne saurait fonctionner. Je veux bien laisser l'Amérique en dehors de ces considérations, mais pas les autres pays. Pensez-vous que l'Allemagne pourrait retrouver ses colonies, l'Alsace-Lorraine, ses immenses territoires polonais ou Dantzig sans user de la force ? ...Elle pourrait peut-être passer par la voie de l'or ? C'est là un dilemme insoluble, car l'Allemagne ne saurait avoir de l'argent tant que ses citoyens ne seront pas libres d'établir par eux-mêmes leur prospérité économique. Il ne nous reste donc plus qu'à saisir les occasions favorables de lutter pour nos droits, avec la force de nos armes... La France est une ennemie, et nos anciens alliés sont désormais des concurrents – ce qui est une distinction de taille... Les escroqueries des banques juives doivent prendre fin. Les spéculateurs de Galicie ne cessent de dépouiller la classe moyenne de son épargne laborieusement acquise. Les grandes surfaces signent l'arrêt de mort des petits commerçants... Taxes et impôts devraient être plafonnés et revus à la baisse, en même temps que... »*

Hitler passa la main à l'intérieur de sa veste brune.

*« Voici notre programme. Vous trouverez là-dedans tout ce qui fait le cœur de nos activités. »*

Il était temps pour moi d'évoquer le motif de ma visite. Mais Hitler n'avait pas l'intention de me laisser parler !

*« Des difficultés ? Bien sûr que nous en rencontrons, mais elles n'arrêteront jamais notre action. J'ai fait de l'émancipation du peuple allemand le but de mon existence : soit j'y réussis, soit j'aurai tout manqué. Notre plus grand frein est le fait que les Allemands soient devenus apathiques, après plusieurs années d'indifférence. Voilà pourquoi nous avons besoin d'une propagande persuasive et énergique, qui secoue les esprits ! Mais une telle*